



HAL
open science

Laëtitia ou la fin de l'enquête scientifique

Léonore Le Caisne

► **To cite this version:**

Léonore Le Caisne. Laëtitia ou la fin de l'enquête scientifique. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2017, 64-1, 10.3917/rhmc.641.0175 . halshs-03284386

HAL Id: halshs-03284386

<https://shs.hal.science/halshs-03284386>

Submitted on 29 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LAËTITIA OU LA FIN DE L'ENQUÊTE SCIENTIFIQUE

À propos de : Ivan Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes* Paris, Seuil, 2016, 400 p., ISBN 978-2-02-129120-9

Léonore Le Caisne

Belin | « *Revue d'histoire moderne et contemporaine* »

2017/1 n° 64-1 | pages 175 à 185

ISSN 0048-8003

ISBN 9782410008623

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2017-1-page-175.htm>

Pour citer cet article :

Léonore Le Caisne, « *Laëtitia* ou la fin de l'enquête scientifique. À propos de : Ivan Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes* Paris, Seuil, 2016, 400 p., ISBN 978-2-02-129120-9 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2017/1 (n° 64-1), p. 175-185.

DOI 10.3917/rhmc.641.0175

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Laëtitia ou la fin de l'enquête scientifique

À propos de : **IVAN JABLONKA**,
Laëtitia ou la fin des hommes

Paris, Seuil, 2016, 400 p., ISBN 978-2-02-129120-9

Léonore LE CAISNE

Le succès auprès du grand public du dernier livre d'Ivan Jablonka *Laëtitia ou la fin des hommes* ne provient pas seulement de son objet – le crime dont a été victime une belle et jeune fille, raconté d'une jolie écriture dans un récit limpide. Son auteur sait aussi séduire en présentant son livre à la fois comme une œuvre littéraire et comme le résultat d'une recherche en sciences sociales qu'il a conduite en historien, en « sociologue » et même en « ethnologue » puisqu'il a eu un « terrain »¹. Défendant le mélange des genres, il ignore les chercheurs qui s'interrogeraient sur la valeur scientifique de son travail. Je prendrai donc ici au sérieux le caractère scientifique affirmé du livre, sans juger de sa valeur littéraire, qui est certaine. Ethnologue, j'ai, comme lui, travaillé sur une affaire criminelle très médiatisée, l'« affaire Gouardo », l'histoire d'un inceste commis par un père sur sa fille vingt-huit années durant, au su de tous, sans que personne fasse cesser les faits, et duquel naquirent six enfants². Pendant un an, j'ai rencontré la victime, sa famille, les habitants, les commerçants et les élus du village de la région parisienne où eurent lieu les faits ; j'ai lu la presse régionale et nationale et discuté avec des journalistes. Ce travail, sur lequel je reviendrai en fin de texte, me permettra d'illustrer mon propos sur la renonciation d'I. Jablonka à la démarche scientifique en sciences humaines et sociales au profit d'un exercice littéraire.

À LA RECHERCHE DE LA « VÉRITÉ » DE LAËTITIA

Dans la nuit du 18 au 19 janvier 2011, à Pornic, en Loire-Atlantique, Laëtitia Perrais, 19 ans, est enlevée et assassinée par Tony Meilhon. L'« affaire » occupe

1. *La fabrique de l'histoire*, France Culture, 5 janvier 2017.

2. Léonore LE CAISNE, *Un inceste ordinaire. Et pourtant tout le monde savait*, Paris, Belin, 2014.

les médias pendant plusieurs semaines. Nicolas Sarkozy, alors président de la République, met en cause les magistrats pour leur manque de suivi judiciaire du criminel. Au cours de l'enquête judiciaire, le père de la famille d'accueil de Laëtitia et de sa sœur jumelle Jessica est mis en examen pour des agressions sexuelles sur cette dernière.

I. Jablonka refuse de laisser le criminel prendre une seconde fois la vie de sa victime grâce à sa nouvelle « célébrité ». Il souhaite au contraire rendre « hommage » à Laëtitia Perrais en lui redonnant une existence en-dehors de sa mort et de son assassin, « rétablir Laëtitia dans son existence » (p. 8). Il va donc reconstituer la trame ordinaire de la vie de la jeune fille, victime de la violence des hommes, jusqu'à ses obsèques : l'enfance dans sa famille biologique et la jumeauté, l'aide sociale à l'enfance, le foyer et la famille d'accueil, le parcours scolaire et la formation professionnelle, les copains et les amoureux, le premier emploi de serveuse, la vie dans la banlieue nantaise, la rencontre de son assassin, puis le crime.

Comme le journaliste d'investigation, le policier et le juge d'instruction, « mus par la passion de la vérité » (p. 335), l'auteur recherche « la vérité » de Laëtitia, l'unique « héroïne » de son livre (p. 8), non plus comme victime mais « dans son existence ». Comme eux, il « enquête ». La similitude de leurs démarches est fondatrice d'une affinité élective qui confine à la communion quand il relate sa rencontre avec l'un des juges d'instruction :

« J'ai aussitôt senti un *alter ego* dans cet enquêteur qui, pour répondre aux problèmes qu'il se pose, rencontre les témoins, rassemble des preuves, mène un raisonnement, vérifie des pistes, élimine des hypothèses, tantôt au sein d'une équipe, tantôt dans la solitude de son bureau. Quand je lui en soumets l'idée, il accepte l'idée d'une "communauté de méthode" : à l'instar de l'historien et du sociologue, le juge d'instruction met en œuvre des modèles pour s'approcher au plus près de la vérité des faits » (p. 224).

L'auteur mène à la fois une « enquête criminelle » et une « enquête de vie » (p. 72). Il recueille ses informations sur le crime – comment Laëtitia a-t-elle été tuée ? A-t-elle été violée par T. Meilhon ? A-t-elle, comme sa sœur, été violée par « M. Patron », le père de sa famille d'accueil³ ? – et sur son traitement judiciaire et médiatique, auprès des magistrats, des enquêteurs et des journalistes. Il fouille dans la vie de Laëtitia auprès de l'Aide sociale à l'Enfance et dans son dossier (rapports éducatifs, dessins d'enfant, et sans doute d'autres documents non spécifiés), auprès de ses familiers et de ses amis. Il regarde les photos, lit ses lettres et accède, grâce à l'avocate de sa sœur, au compte Facebook de la jeune fille. Il assiste aux procès, aussi – à celui de Tony Meilhon et à celui du père d'accueil. À partir de ce qu'il considère comme une « méta-enquête » (p. 10), il apprécie le travail des uns et des autres, évalue ce qui est plutôt « vrai » ou peut-être « faux », « confronte » toujours les informations avant de les insérer dans son récit. Il reconstitue et interprète la vie de cette jeune fille, avec ses

3. « La question qui nous brûle les lèvres : et Laëtitia ? », p. 132.

épisodes difficiles mais à qui, parfois, «la vie semble sourire» (p. 274), et qui «prend son envol» malgré des intentions suicidaires révélées dans des lettres testamentaires écrites quelques jours avant sa mort. Il acquiert «des convictions» (p. 27) et, avec sa sensibilité et quelques lectures de psychologie, «imagine» :

«Pour comprendre le tournant de Laëtitia, et parce que sa voix s'est éteinte à jamais, il est nécessaire de recourir à des fictions de méthode, c'est-à-dire des hypothèses capables, par leur caractère imaginaire, de pénétrer le secret d'une âme et d'établir la vérité des faits» (p. 253).

Fort des recherches historiques qu'il a consacrées à l'histoire des enfants de l'Assistance publique et dont il se prévaut pour justifier du caractère scientifique de sa démarche, I. Jablonka démonte les dénonciations de laxisme de la justice face au fléau de la récidive, formulées par le président Sarkozy. Il rappelle l'évolution et le fonctionnement des institutions responsables de la mise en liberté de Tony Meilhon : les JAP (juges d'application des peines), le SPIP (Service pénitentiaire d'insertion et de probation), mais aussi, concernant l'enquête, l'IRCGN (Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale) et, à propos de la vie de Laëtitia, les signalements, les juges pour enfants et l'Aide sociale à l'Enfance avec ses mesures éducatives, ses foyers et ses familles d'accueil. L'auteur alterne les chapitres sur l'«enquête de vie» de Laëtitia Perrais avec ceux sur l'enquête policière et journalistique et le traitement judiciaire, jusqu'au rapprochement des obsèques de la victime et du procès de son assassin.

Son écriture est encombrée de louanges : « Cette princesse » (p. 48), « Laëtitia avait la grâce. Elle était mince, élancée. Ses longs cheveux châtain, amples et soyeux, s'accordaient aux traits harmonieux de son visage, éclairé par un sourire et des yeux resplendissants » (p. 168), une « jeune fille romantique et fragile » (p. 284), « la bienveillance communiquait avec la timidité, la générosité avec la réserve » (p. 170). Jessica, sa sœur jumelle, est quant à elle une « héroïne de notre temps, dont la force morale peut servir de modèle dans les petits et les grands malheurs de l'existence » (p. 332). Les effets de style servent un récit haletant qui accentue l'horreur du crime. « Elle y était presque. Elle était en train de s'en sortir » (p. 303), écrit l'auteur tout en se répandant sur l'horreur du massacre pour générer du suspense et de l'empathie. Ce qui ne manque pas d'arriver. Pris par le récit, le lecteur a du mal à résister à la tentation de se précipiter sur internet pour rapprocher les visages de Laëtitia et de son meurtrier afin de vivre mieux encore la rencontre fatale et le drame – entérinant de fait l'échec de l'intention qu'a l'auteur de redonner vie à la jeune fille au-delà de sa mort et de son criminel, et plus généralement celui de son projet scientifique.

Le problème principal du livre réside en ce que I. Jablonka cherche à comprendre et à rendre compte de la « vérité » de la vie de Laëtitia Perrais. Il prétend à la « vérité » jusque dans son écriture même : « Romancier il y a dix ans, j'ai écrit du non-vrai ; thésard à la même époque, j'ai non écrit du vrai. Aujourd'hui, je voudrais écrire du vrai. Voilà le cadeau que Laëtitia m'a offert » (p. 348). Pour cela, il sait d'avance ce qu'il va chercher. Alors qu'un anthropologue aurait travaillé

sur ce morceau de vie contemporaine à partir des éléments de connaissance qui seraient venus à lui grâce à un travail d'observation et de relations nouées sur le terrain, qu'il aurait ensuite contextualisés et mis en relation, lui exploite une enquête centrée sur le crime et la vie de la jeune fille à partir d'éléments décontextualisés et pertinents a priori.

Si l'affinité avec le juge d'instruction et le policier, que défend I. Jablonka, obtient logiquement un fort succès auprès des lecteurs et des journalistes – elle replace le chercheur dans la vraie vie et semble garantir une vérité à ses résultats – c'est une contrevérité anthropologique. Mener une enquête comme le juge d'instruction, comme le journaliste d'investigation, c'est en effet réfléchir en partant de sa position et intégrer les observations dans une recherche de la vérité due à cette place – ici, la vérité judiciaire. De quelle vérité I. Jablonka est-il, lui, à la recherche ? La vérité du crime et de la vie de Laëtitia Perrais, soit. Mais la vérité de qui ? Du policier, du juge, de Tony Meilhon, de Laëtitia, de M. Patron, de Jessica ? Celle de l'historien et/ou du sociologue ? Mais dans ce cas, de quelle « vérité » s'agit-il donc ? La vérité, sans autre précision, est à la fois multiple et individuelle, et ne vaut que pour une place occupée socialement et à un moment précis.

Le chercheur en sciences sociales est quant à lui avant tout dans une démarche de compréhension de l'autre et des logiques dans lesquelles lui comme l'autre sont et/ou ont été pris. L'anthropologue, par exemple, tente de comprendre de l'intérieur la vie sociale, au-delà donc des informations ponctuelles recueillies dans la logique de l'enquêteur, du juge d'instruction et du journaliste. Il cherche moins à établir des faits et leur vérité, que les conditions sociales de leur existence.

UNE ABSENCE DE MISE EN CONTEXTE

Ivan Jablonka considère également ses sources comme porteuses de vérité. Non seulement il ne les cite pas toutes, mais jamais il n'interroge leurs conditions de production, se contentant de « vérifier, de recouper, d'agencer » (p. 94), pour s'assurer de la « véricité » de leurs informations. Pourquoi utiliser cette source-ci plutôt que celle-là ? Par qui et pour qui a-t-elle été produite – et, ce qui est crucial dans une enquête criminelle, a-t-elle été produite par l'accusation ou la défense ? Dans quelle logique s'inscrit-elle ? Ce qui est bien connu des anthropologues l'est aussi des historiens, à lire Jean-Clément Martin à propos des recherches historiques sur les dossiers judiciaires :

« Le dossier d'archives n'est pas la transcription, sur le mode juridique, de "ce qui s'est effectivement passé" ; il est l'interprétation d'une réalité dans une discussion collective, qui a utilisé le cadre fixe de la justice pour régler des problèmes relatifs aux mœurs et à la protection des personnes les plus faibles, ainsi qu'à des rivalités économiques, sociales, de prestige »⁴.

4. Jean-Clément MARTIN, *La machine à fantômes. Relire l'histoire de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2012, p. 202.

Chaque information et chaque fait qui s'y rattache ne valent que dans leurs contextes et dans leurs relations entre eux. L'information contenue dans un dossier judiciaire ou de l'Aide sociale à l'Enfance a été produite par un membre du personnel, dans un contexte et/ou une logique, et ne vaut que là. Il en va de même pour les interlocuteurs que Jablonka a rencontrés et dont il a considéré les propos comme de simples informations, non pas comme du matériau à étudier avec la prise en compte de la situation d'interlocution. Les paroles que le chercheur recueille proviennent de (ou des) place(s) que son interlocuteur et lui-même (volontairement ou malgré lui) occupent. Qui lui dit quoi, quand et à quelle fin ? Les éléments sur lesquels il travaille ne contribuent à la connaissance de son objet qu'une fois resitués dans la relation d'enquête. Ce chercheur-là à cette place-là et pris dans cette relation-là a recueilli cette parole-là resituée par rapport à telle autre.

I. Jablonka confie que c'est parce qu'il est « historien » et non pas journaliste que Jessica et les autres auraient accepté de lui parler. Mais nous n'en saurons pas davantage, car au-delà du récit, l'auteur s'intéresse peu à la représentation que se font de lui les personnes qu'il rencontre. Il ne prend pas en compte la relation d'enquête dans les paroles recueillies. L'autre semble dénué d'intention. Quand les paroles se font rares, plutôt que de s'interroger sur les raisons de parler au chercheur, l'auteur intègre le « silence » de ceux qu'il rencontre dans sa logique d'héroïsation de Laëtitia et de ses proches : « Chez certains, le silence est vacuité, tandis qu'il est pudeur chez d'autres » (p. 144), observe-t-il après sa rencontre d'un ami de Laëtitia⁵. Personne ne s'étonne-t-il donc qu'un historien travaille sur ce crime si récent ? Surtout, qu'est-ce qu'un « historien » veut dire pour la sœur et les amis de Laëtitia, pour la femme de « M. Patron » ? Il est probable que l'auteur ait représenté sur ce terrain autre chose qu'un « historien » – sans toutefois que l'on sache bien quoi. Concernant Jessica, I. Jablonka lance le début d'une piste à la fin du livre : « Une fois, après avoir vu Jessica pour des questions de procédure, Cécile de Oliveira [son avocate] m'a dit : "Elle t'appelle *l'écrivain* et elle a confiance en toi." J'en ai éprouvé un grand soulagement » (p. 334).

Nous ne saurons pas non plus si l'auteur a essuyé des refus, car son « travail de terrain » semble avoir coulé de source, gage sans doute pour lui d'une enquête réussie. I. Jablonka, qui rencontre la sœur de Laëtitia « son ordinateur ouvert » (p. 336), se présente comme le maître de son enquête du début jusqu'à la fin. Même si, avec la bienveillance du maître, il concède avoir peut-être commis des maladresses :

« J'ai reçu le consentement éclairé de Jessica et de ses proches : j'ai tout fait pour respecter leur parole, leur dignité, leur peine ; j'ai remplacé certains noms par des pseudonymes ; j'ai passé sous silence des haines, des invectives ; avant d'écrire, j'ai été celui qui écoute. Mais

5. « Cette relation [d'enquête] apparaît sur un fond de silence : face à un ethnographe, posons qu'il y a toujours de bonnes raisons de se taire » : Michel NAEPPELS, « Note sur la justification dans la relation ethnographique », *Genèses*, 64, 2006, p. 110-123, p. 110.

je ne peux exclure d'avoir été moi-même intrusif et maladroit. Il n'est pas facile d'échapper à ces travers quand on mène une enquête» (p. 336-337).

L'anthropologue ou le sociologue de terrain connaît pourtant les difficultés de la démarche, l'utilisation de sa personne et de sa recherche par ceux qu'il étudie, ses faux pas, l'emprise de leurs réseaux dont il ne prend souvent conscience qu'à la fin de son travail, les changements de caps, les silences qui parlent et les paroles qui taisent, les découragements, les rebondissements. À lui d'utiliser et d'analyser sa propre expérience : comprendre la place qu'on lui a faite ou qu'il a prise, ses relations avec les enquêtés (autrement qu'en signalant ici ou là une « amitié »), expliquer son accès aux éléments à partir desquels il travaille, situer les paroles recueillies et les observations rapportées. À lui aussi de prendre en compte les émotions. I. Jablonka, au contraire, se félicite, à propos du juge d'instruction, et donc vraisemblablement de l'« historien » qui réalise la même enquête, de ce que « jamais les émotions de l'homme n'ont envahi la sphère professionnelle » (p. 224).

Contrairement à l'auteur, le chercheur de terrain mène finalement moins l'enquête qu'il n'est mené par elle. Comme l'écrit Alban Bensa, il

« participe à la vie de ses hôtes moins comme le maître rusé de la situation, qui ferait mine de jouer à l'Indien tout en maintenant, caché mais vigilant, son quant-à-soi, que comme le pion fort peu averti d'une partie dont les tenants et aboutissants l'englobent et souvent le dépassent »⁶.

De la sorte et à condition de s'y intéresser, les personnes rencontrées lui apprennent ce qui compte pour elles et, plus largement, ce qu'il a à apprendre.

C'est d'ailleurs par souci scientifique que l'anthropologue utilise souvent le « je » et la description. Lorsqu'il emploie la première personne du singulier, I. Jablonka, lui, se met en scène. Soucieux, il évoque son appréhension avant la rencontre avec les proches de Laëtitia, d'un milieu social très modeste. Poli, il interroge sa capacité de compréhension de l'expérience de Jessica, la sœur jumelle, vers laquelle il va, lui, l'historien issu de la bourgeoisie intellectuelle parisienne, de l'autre sexe et d'une autre génération. Mais il n'en tire aucun questionnement scientifique.

De la même manière qu'il n'interroge pas ses sources et la nature de ses relations, I. Jablonka considère les violences masculines subies, directement ou non, par Laëtitia, avant tout d'une manière factuelle : le viol de la mère biologique par le père biologique, les agressions sexuelles du père de la famille d'accueil sur sa sœur jumelle (et peut-être sur Laëtitia elle-même ?), et son meurtre par Tony Meilhon (l'a-t-il auparavant violée ?). Pourtant, comme l'écrit encore Jean-Clément Martin « ni l'enregistrement des « faits » avérés, ni le souci de démêler le « vrai » du « faux » ou du « possible » ne suffisent à rendre compte du processus mental, individuel et collectif, qui devient l'essentiel de

6. Alban Bensa, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in Jacques Revel (éd.), *Jeux d'échelles. La micro analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard et Seuil, 1996, p. 37-70, p. 44.

l'enquête»⁷. I. Jablonka compte les coups, mais s'intéresse finalement peu à ce qui les autorise au-delà du contexte institutionnel général d'une enfant placée, du patriarcat et de la misogynie, posés a priori. Pas plus que le moment de son arrivée à lui sur le terrain – pendant la déferlante médiatique – jamais il n'interroge le contexte local, institutionnel et médiatique précis des informations qu'il recueille et des faits qu'il relate. Une fois dites et avérées, les violences commises et subies importent pourtant moins, si on veut les comprendre, que les conditions sociales de leur existence.

Si, par exemple, I. Jablonka se demande, après la révélation d'accusations d'agressions sexuelles portées contre le père de la famille d'accueil, «qui est vraiment M. Patron?» (p. 128), il ne cherche pas à savoir ce qui lui a permis de continuer à recevoir chez lui des enfants placés sans être inquiété par l'Aide sociale à l'Enfance, malgré les accusations d'agressions sexuelles de trois jeunes filles, dont une dont il avait la charge, et une main courante déposée au commissariat. Qu'est-ce qui a valu au dossier d'être classé? Comme le reconnaît l'auteur lui-même :

«L'histoire aurait pu se passer autrement. Ayant eu connaissance d'une main courante contre un assistant familial, le conseil général aurait pu diligenter une enquête approfondie, retirer les filles provisoirement, le temps de l'enquête. Après tout, le département est l'employeur de M. Patron» (p. 205).

Après avoir fait référence aux petites filles de l'Assistance au XIX^e siècle, I. Jablonka se contente d'observer un sort «tragiquement banal». Quelle place occupait donc «M. Patron» dans la vie locale et familiale? Quelles représentations s'en faisaient éducateurs, parents, voisins, enfants, petits-enfants etc.? Comment ces jeunes filles de l'assistance publique étaient-elles considérées? Que valent, pour les personnes qu'elles ont croisées, les agressions sexuelles commises sur elles? Autant de questions auxquelles les réponses auraient apporté des éléments de compréhension sur ce qui conditionna au moins en partie les violences que «M. Patron» commit sur les sœurs Perrais.

Quant à Tony Meilhon, I. Jablonka déconstruit sa caractérisation de «délinquant sexuel multirécidiviste» et l'accusation de laxisme de la justice à son égard, puisqu'il a été libéré à la fin de sa dernière peine et qu'il ne comptabilise, parmi ses nombreux crimes et délits, qu'une agression sexuelle, celle d'un codétenu avec lequel il partageait sa cellule. Si T. Meilhon n'a pas été «suivi» par les conseillers d'insertion et de probation à sa sortie de prison, comme il aurait dû l'être puisque sa dernière peine pour outrage à magistrat était assortie d'un sursis avec mise à l'épreuve, c'est que le Service pénitentiaire d'insertion et de probation, surchargé, n'avait pas considéré son dossier comme prioritaire. Au-delà d'un dysfonctionnement institutionnel (une surcharge de dossiers notamment), à partir de quels jugements, de quelles appréciations, le dossier de T. Meilhon a-t-il été évalué? Qu'en disent aujourd'hui magistrats et conseillers d'insertion? Jamais I. Jablonka ne se met dans la possibilité de voir les «vérités» autres que

7. J.-C. MARTIN, *La machine à fantômes...*, op. cit., p. 194.

factuelles des gens et des situations qu'ils rencontrent, et qui, pourtant, constituent, de près ou de loin, le cadre de vie de Laëtitia Perrais. Au lieu de cela, il cherche dans le comportement de la jeune fille ce qui l'a conduite, ce 18 janvier 2011, à suivre Tony Meilhon et, de fait, à sa dernière nuit :

« Jeune fille romantique et fragile à peine sortie de l'adolescence et du lycée, choquée par les stratagèmes des garçons méchants qui "nou fon du mal en fesant sa", elle vit de SMS et de télé, ne boit pas, ne fume pas, sort peu et seulement avec ses amis. Et, ce 18 janvier 2011, tous les interdits sautent [...]. Pourquoi, de sa part, cette énorme décompensation ? Pourquoi ce jour-là ? On ignore ce qui est venu perturber si violemment son quotidien » (p. 284-285).

L'auteur nous parle de Laëtitia et de ceux qui l'ont connue à partir de ses propres représentations et des différentes places qu'il occupe : celle de l'homme, du père, de l'historien, de l'écrivain, du bourgeois parisien⁸, du lecteur du fait-divers, de l'ami de l'avocate, de l'adulte, mais sans jamais les distinguer. En même temps, sa voix se mêle à celle des acteurs rencontrés. Il décrit des scènes auxquelles il n'a pas assisté, comme la première garde à vue de l'assassin (p. 36), et plus généralement des morceaux de vie quotidienne des deux sœurs. Il dresse le portrait de personnes qu'il n'a jamais rencontrées, comme le père de T. Meilhon, « fainéant, alcoolique, violent, maladivement jaloux » (p. 149). Il nomme les acteurs du drame en reprenant les appellations « locales », semble-il – « Laëtitia », « Jessica », mais « Tony Meilhon » et « M. Patron » – pourtant elles aussi significatives de places. On ne sait donc jamais qui parle. L'auteur ? Et dans ce cas, à quelle place ? Ou ses interlocuteurs ? Mais alors, lesquels ?

Le récit oscille d'ailleurs sans cesse entre la présentation de la vie de Laëtitia et de sa « vérité » dans toute sa singularité – c'est alors l'écrivain et père qui s'exprime – et la présentation du destin de Laëtitia comme un *cas* d'enfant placée et de femme victime de la violence des hommes – c'est cette fois l'historien qui parle, mais aussi l'homme et sa « honte » de l'être.

I. Jablonka reconstitue le parcours de Laëtitia Perrais dans cette « société patriarcale » sur le mode limpide du récit. L'étude de l'inscription des violences dans leur contexte aurait permis, elle, d'aller au-delà de la description des faits et du parcours individuel, et d'approcher, sans l'artifice de l'imagination, l'expérience de la jeune fille. Ce qui était d'autant plus intéressant à faire que la médiatisation d'un événement casse le caractère routinier de l'ordre social et permet au chercheur de s'engouffrer dans ce qui, en se fissurant, s'ouvre à lui.

POINTS DE VUE ET APPRÉCIATIONS MORAUX DIVERS

Le crime et sa médiatisation donnent en effet l'occasion d'entendre et de voir se positionner de nombreux acteurs directement ou indirectement concernés par l'événement : les journalistes (avec leurs différences, leurs choix dans le traitement de l'événement, etc.), les protagonistes directs (l'agresseur, la victime, les

8. « Des repas ouvriers, c'est ce que Laëtitia a servi le dernier jour de sa vie », p. 33.

témoins éventuels), les habitants du lieu où l'événement s'est produit, ainsi que les personnes qui doivent le traiter (enquêteurs, magistrats, services sociaux, surveillants de prison). Autant d'espaces différents de paroles et d'expériences, qui, avec leur logique propre, se découvrent : l'espace public et l'espace local, les différentes institutions concernées (tribunal, prison, services sociaux), le village et sa sociabilité. Les acteurs et les espaces, la juxtaposition et la mise en lien des représentations de la violence contre les femmes, forment la configuration sociale dans laquelle vécut et fut tuée Laëtitia Perrais, et dans laquelle tous, l'auteur en train d'écrire compris, évoluèrent. Un travail de terrain ethnographique auprès de ces acteurs et dans ces espaces aurait permis de montrer des points de vue, des modes d'action et des expériences morales différentes, à l'intersection desquels s'est nichée la violence ordinaire dont a souffert Laëtitia Perrais.

Dans le travail que j'ai effectué autour de l'« affaire Gouardo », il était aussi question de la violence contre les femmes. Pendant les vingt-huit années que dura cet inceste, habitants du village, élus et commerçants commérèrent sur la famille, sans qu'aucun signalement ne fût fait pour sauver la jeune fille. Dans l'après coup, les journalistes dénoncèrent le « silence » des habitants⁹.

Pour appréhender ce qui avait bien pu se passer autour de cet inceste, et notamment l'expérience de Lydia Gouardo, la victime, j'ai traîné, une année durant, dans le village où habitait la famille et dans la cité populaire de la ville voisine où le père, imprimeur ambulante, travaillait. Je cherchais alors moins à connaître les faits et à savoir si les habitants « avaient su » et ce qu'ils « avaient su », c'est-à-dire à interroger l'information elle-même et ses détenteurs, comme l'avaient fait (et le faisaient encore) les journalistes, les policiers ou les magistrats, qu'à comprendre comment l'information et ceux qui l'avaient fait circuler s'étaient inscrits dans la vie locale – ce qui passait par la manière dont les habitants avaient considéré cet inceste.

Comme le fait habituellement l'anthropologue, je me suis laissé mener par mon terrain, j'ai accepté d'écouter les habitants, les élus et les commerçants parler de tout autre chose que ce pour quoi j'étais venue. Je pensais discuter avec eux de l'« affaire Gouardo », ils me parlaient des dernières élections municipales. J'attendais qu'ils évoquent le « crime », ils me parlaient du « père qui faisait des enfants à sa fille ». L'« affaire Gouardo » ne les concernait guère. Elle appartenait aux journalistes et à leurs lecteurs. Par leur banalisation des faits et leur indifférence, habitants, commerçants et élus sont presque parvenus à me faire douter du bien-fondé de ma recherche. Pour tenir mon objet, j'ai dû me faire violence. Jusqu'à ce que je comprenne que cette « indifférence » était finalement l'un des résultats de cette étude. L'inceste s'était inscrit dans la vie locale pour en devenir un élément presque ordinaire, une pratique somme toute juste assez

9. Ce n'est pas l'inceste (et sa découverte) qui fit « événement » – il n'y était pas considéré comme un crime – mais le procès qui entraîna la médiatisation.

originale pour faire l'objet du commérage local. Jamais cet inceste n'avait été considéré comme le « crime » qu'il était pour les journalistes, leurs lecteurs et l'anthropologue qui débarquait. La représentation de la violence dans la vie locale ordinaire n'avait ainsi rien à voir avec celle parlée dans l'espace public, et sur laquelle j'étais venue les interroger.

Les appréciations sur cet inceste changeaient en outre d'une place à l'autre, selon que l'on était un « ancien » ou un « nouvel » habitant, proche voisin de la famille ou plus lointain, d'un moment à l'autre, selon les situations : si l'on répondait aux accusations de la presse, défendait sa position dans la vie locale, tentait de sauvegarder son honorabilité, discutait avec un voisin ou un familier, un journaliste ou l'ethnologue que l'on considérait, selon les cas, comme une chercheuse enquêtant sur la vie dans les petits villages, une fouineuse, une confidente, une étrangère ou une enquêtrice anonyme qui venait discuter une heure en passant et que l'on ne reverrait plus. Je recueillis aussi des propos contradictoires : « on savait », mais « on ne pouvait pas savoir », « Bien sûr qu'elle a été violée », mais aussi « elle ment ! » ou encore : « Le viol, c'est pas bien », « Mais enfin ! Fallait bien qu'elle le veuille ». Car il y a ce que dit la loi, ce qui a été dénoncé publiquement, et ce que l'on dit, ce que l'on fait ou laisse faire, ce que l'on dit après les faits ; les réactions extérieures et les réactions locales (malaise, désapprobation, renvoi à la loi, indignation, indifférence). C'est ici, dans cette banalisation, tout autant que dans les faits eux-mêmes, que la violence contre Lydia et les femmes en général, devait être approchée. Enquêter comme le policier et le journaliste (comme l'a fait I. Jablonka dans l'affaire qui le préoccupait), et persister à concevoir et à parler, comme eux, de cet inceste comme d'un crime, aurait constitué un obstacle à la compréhension de l'expérience de Lydia Gouardo et des habitants du village.

De la même manière, les propos recueillis par I. Jablonka l'ont été dans des contextes différents (avant ou après la découverte du corps, avant et après l'annonce des agressions sexuelles du père de la famille d'accueil), auprès d'acteurs divers (voisins et enquêteurs, hommes ou femmes, assistante sociale et mère de famille, habitants de la ville et journalistes). Chacun a vraisemblablement emprunté à des registres différents (institutionnel, rapports hommes/femmes, différence de classes sociales, origine culturelle, valeurs morales) et s'est reposé sur des valeurs changeantes d'une situation à l'autre. S'il avait ainsi considéré ses interlocuteurs, Jablonka les aurait vus s'entrecouper, se rejoindre, se contredire, selon les places occupées (sœur, père, assistant social, juge des enfants, voisins, élus, etc.). La voix surplombante de l'auteur sur la personne extraordinaire qu'était Laëtitia Perrais et le formidable travail des enquêteurs, des avocats et des magistrats qui jugent Tony Meilhon « comme un type normal » (p. 232), aurait alors sans aucun doute fait place à une cacophonie d'appréciations qui déterminèrent, directement ou non, la vie de Laëtitia Perrais que l'auteur cherche à retracer.

À de rares occasions, I. Jablonka laisse surgir des voix divergentes. Mais celles-ci viennent illustrer le propos général, plutôt qu'elles n'aident à sa construction. L'auteur rapporte, par exemple, avoir rencontré près des lieux où les enquêteurs cherchaient le corps de la jeune fille « une dame qui estimait

qu'on en avait trop fait». «Fait-on un tel pataquès pour toutes les jeunes filles qui disparaissent?» semble-t-elle demander à I. Jablonka (p. 177). Pourtant, pris dans sa propre perception des faits, plutôt que de chercher à comprendre celle de l'autre, l'auteur ignore cette parole. Par son manque apparent d'à-propos, la réflexion vient simplement souligner, dans son texte, l'importance des moyens mis en œuvre pour l'enquête et la qualité du travail des enquêteurs et des magistrats¹⁰. L'auteur n'entend pas les «silencieux», auxquels il croit pourtant donner la parole à travers sa reconstitution de la vie de Laëtitia Perrais. Tout occupé au récit de sa «vérité» de la jeune fille, il ne perçoit rien des différentes places occupées par les uns et les autres et des discours qui leur sont associés. Jamais même n'entend-on véritablement les policiers, les magistrats, Jessica, les Patron, les voisins, les amis, les parents etc., dont il réécrit les propos.

Lorsque des faits résistent à sa connaissance, comme l'état psychologique de la jeune fille à chacun des moments qu'il décrit, I. Jablonka remplit les trous en «imaginant». Pourquoi justement ne pas avoir aussi interrogé ce qui résistait à la compréhension de l'objet? N'est-ce pas *dans* et *avec* ces absences et ces incompréhensions, aussi, que s'est construite la vie de Laëtitia Perrais?

Un tel travail aurait agrippé le récit. Plus contradictoire, le texte y aurait certainement perdu de sa fluidité et de sa qualité littéraire. Le récit aurait fait place au document. Mais il aurait offert au lecteur des prises pour interpréter ce qui lui était donné à voir, et éventuellement contester certaines analyses. Il y aurait alors eu travail scientifique.

Léonore LE CAISNE
Centre d'étude des mouvements sociaux
 EHESS/CNRS
 54 boulevard Raspail
 75 006 Paris
 lecaisne@ehess.fr

10. «La petite gamine de l'Assistance, ils l'ont traitée comme une reine», p. 178.